Ariel KYROU, *Révolutions du Net. Ces anonymes qui changent le monde*

Paris, Éd. Inculte, 2011, 144 pages

Gilles Boenisch

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9486>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.9486

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 428-431

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gilles Boenisch, « Ariel KYROU, *Révolutions du Net. Ces anonymes qui changent le monde* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9486> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9486>

Après ce recadrage, Amelle Guiton poursuit son développement en s'attachant à décrire la dimension « activiste » associée aux hackers, définie par le « hacktivism » en passant généreusement en revue l'histoire, l'actualité récente et les diverses thématiques satellites. On y apprend que le « hacktivism » est une posture qui consiste « à aller au-delà du hack technologique pour comprendre – et hacker – les processus politiques » (p. 42). Selon l'auteure, il s'agit d'une « nouvelle forme d'engagement politico-technique » (p. 44) proche du militantisme citoyen, où le hack sert d'outil. Les hackers défendent l'idée selon laquelle on a le droit d'être anonyme, sur l'internet, et aussi dans la vraie vie, qu'on a le droit de connaître le fonctionnement de la démocratie, qu'on a le droit d'utiliser librement des outils, qu'on a le droit de ne pas être surveillé en permanence. Et plus on aura de contrôle, plus cela suscitera du hacktivism : « Toute action suscite une réaction, toute attaque sa contre-attaque, tout pouvoir son contre-pouvoir » (p. 45). Il s'agit d'une guerre de positions idéologiques, imposée par des comportements tyranniques offrant sans difficulté « la possibilité d'un monde sous surveillance généralisée, ce n'est pas demain, c'est, déjà, aujourd'hui. Il ne s'agit plus seulement d'accès bloqué à des sites web, ou de "coupure" d'internet, mais bien d'interceptions massives de communications » (p. 59). Pour les citoyens et les dissidents des régimes autoritaires, protéger son identité et la confidentialité de ses communications semble une « banale » question d'autoconservation. Tant entendue, la formule selon laquelle « je n'ai rien à cacher » semble symptomatique de l'ignorance et de l'enjeu auquel se trouve confrontée la liberté de tous face au contrôle généralisé : « L'histoire est pourtant riche d'exemples de groupes humains qui se virent reprocher des activités ou des idées soudain jugées "menaçantes" ». Et pour nos défenseurs des libertés numériques, il ne fait aucun doute que « le respect de la vie privée et l'anonymat sont des conditions de liberté » (p. 65) inaliénables.

Amelle Guiton en conclut que « les structures traditionnelles sont de plus en plus bousculées et contaminées par les modes d'organisation, d'action et de communication des hackers, des hactivistes : « Le peuple numérique [...], la communauté du Net, c'est une autre manière d'organiser le pouvoir. Parler de contre-culture, ou de contre-pouvoir, ça ne va pas assez loin. C'est une réinvention de la culture elle-même » (p. 204). Les divers témoignages ponctuant cette approche ne font que décrire, à leur manière, un projet de société où les technologies structurées autour d'un modèle social permettraient que l'humain contrôle les technologies librement, non l'inverse. Un modèle où l'économie ne serait pas forcément

incompatible avec éthique, où réappropriation et reprise du contrôle, plus précisément *empowerment* et marché cohabiteraient.

En cela, l'enjeu politique principal est celui de constituer des contre-pouvoirs dans un système de plus en plus verrouillé. Une aspiration qui n'est pas si nouvelle car elle à l'origine même de l'informatique, des réseaux et de l'internet conçu par des pionniers, tous sans exception hackers : « L'histoire du réseau est consubstantielle à celle des hackers et de l'informatique grand public » (p. 37). Invariablement, cette position ne cesse de croître à mesure que le numérique devient une extension puissante de la lutte économique, financière et inévitablement un enjeu politique, car « les hackers portent en eux le germe de la subversion politique, celle d'une nouvelle distribution du pouvoir, et du savoir » (p. 241). Pour eux, la consommation passive n'est plus de mise, le pouvoir tout comme les réseaux, les programmes, le matériel, les connaissances ne vaut que s'il est distribué (p. 149).

Par sa rigueur d'analyse et sa valeur didactique, ce livre rend hommage au terme noble de *hacker* sans idéalisme ou caricature, en balayant large et en dressant un portrait assez juste et accessible pour que chaque lecteur non spécialiste puisse forger sa propre opinion. Il est impossible d'en résumer en quelques mots la richesse documentaire, ni l'ensemble des thématiques traitées. Espérons, comme le fait Amelle Guiton en guise de conclusion, que les générations futures soient entièrement faites de hackers : « Si les génération futures deviennent des hackers, c'est la garantie de la liberté d'expression ! » (p. 136).

Gilles Boenisch

Crem, université de Lorraine, F-57000

gilles.boenisch@gmail.com

Ariel KYROU, *Révolutions du Net. Ces anonymes qui changent le monde.*

Paris, Éd. Inculte, 2011, 144 pages

Essayiste et enseignant spécialiste des cultures et de l'imaginaire des nouvelles technologies, Ariel Kyrou, livre, avec *Révolutions du Net. Ces anonymes qui changent le monde*, un bref essai traitant de la mutation numérique impactant les comportements. En quatrième de couverture, nous pouvons lire : « Cours, avatar, le vieux monde est derrière toi ! », une réactualisation du slogan de Mai 68 : « Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi ! ». Cette phrase positionne immédiatement le texte dans un prolongement historique, un « changement dans la continuité », comme l'indique Ariel Kyrou, où les

sources de la contestation demeurent identiques contre l'autorité, le marché, le contrôle, l'imposé... : « À quarante-quatre années d'écart, camarades d'hier et avatars d'aujourd'hui semblent avoir les mêmes ennemis : les notables et les gouvernants, gardiens de la bonne vieille morale bourgeoise et propriétaire, ainsi que cette société de consommation et les multinationales qui en sont les émanations » (p. 8) et qui voient dans le numérique qu'un « supermarché géant » (p. 8).

Ariel Kyrrou trace cette problématique en parlant de « guerre des mondes » qui ne se résume pas à un affrontement, mais constitue une série multiple d'affrontements que le numérique favorise. En trame de fond deux positions antagonistes : « D'un côté le désir de jouir sans entraves de l'abondance des biens numériques que chacun peut offrir sans jamais en perdre l'usage, de l'autre la volonté de préserver coûte que coûte la rareté des productions de l'esprit sous toutes leurs formes afin d'en garantir les rentes commerciales » (p. 26). Même si cette vision peut sembler caricaturale, elle est plutôt fidèle aux confrontations où les représentants des États les plus riches qui « sous la dictée des intérêts privés s'accrochent à un modèle économique dépassé » (p. 6) se heurtent au besoin de « réappropriation vitale » : « de jeunes de notre nouvelle ère du numérique », « foncièrement pirates et anti-autoritaires » (p. 11). Aujourd'hui, ce besoin de détournement et d'irrespect vis-à-vis des autorités est partout et nulle part, et porté par une conscience diffractée, aux contours hackers, comme antidote aux récentes lois et systèmes de surveillance généralisés entravant généreusement la liberté d'expression, de partage, d'anonymat, de gratuité, de circulation. Clairement, la numérisation du monde et la facilité de circulation de tout contenu *via* les réseaux numériques s'immiscent inévitablement au cœur de la question politique.

Ariel Kyrrou ne manque pas de citer John P. Barlow, auteur de la célèbre *Déclaration d'indépendance du cyberspace* (1996), plus que jamais d'actualité : « Au nom de l'avenir, je vous demande, à vous qui êtes du passé, de nous laisser tranquilles. Vous n'êtes pas les bienvenus parmi nous. Vous n'avez aucun droit de souveraineté sur nos lieux de rencontre, [le cyberspace est] indépendant, par nature, de la tyrannie que vous cherchez à nous imposer. [...] nous établissons notre propre contrat social. L'autorité y sera définie selon les conditions de notre monde et non du vôtre » (p. 14) ; « nous créons un monde où tous peuvent entrer, sans privilège ni préjugé dicté par la race, le pouvoir économique, la puissance militaire ou le lieu de naissance ». Ce « nouveau monde » décrit par John P. Barlow est celui qui s'oppose aux lois et règles régnant « l'ancien

monde » : « Vos industries de l'information toujours plus obsolètes voudraient se perpétuer en proposant des lois, en Amérique et ailleurs, qui prétendent définir des droits de propriété sur la parole elle-même dans le monde entier. Ces lois voudraient faire des idées un produit industriel quelconque, sans plus de noblesse qu'un morceau de fonte. Dans notre monde, tout ce que l'esprit humain est capable de créer peut être reproduit et diffusé à l'infini sans que cela ne coûte rien. La transmission globale de la pensée n'a plus besoin de vos usines pour s'accomplir » (p. 15). Ces prises de position datent de 1996, et on l'aura compris, correspondent plus que jamais aux enjeux du *xx^e* siècle.

En effet, partout dans le monde, le *lobbying* des États-Unis contribue au renforcement des droits de propriété intellectuelle, au renforcement de la surveillance et au fichage électronique, à la criminalisation des internautes, la censure et le contrôle des informations, tout en faisant émerger la contestation à travers différents organismes, associations, et contre-pouvoirs diffus à la hauteur de la pression exercée.

Selon Ariel Kyrrou, cette problématique ferait naître « un nouveau type d'individu nourri de nouvelles technologies » contribuant de manière « inéluctable à moyen ou long terme à la transformation de la société allant avec » (p. 30). Un individu qui relèverait d'une identité bouleversée et conscient de cette caractéristique. On passerait du principe d'identité simple, unique, indivisible, à l'idée d'une identité multiple que l'on choisirait ou que l'on modulerait en fonction des moments et des opportunités : des avatars ombres de soi-même, des doubles fait d'informations et de traces de nos actions sur lesquelles on aurait ou non le contrôle.

Naturellement, le texte s'intéresse aux Anonymous, devenus les illustres représentants d'une contre-culture populaire, faire-valoir d'un soulèvement global et individuel : « Anonymous est un label mutant, à disposition des hackers, simples internautes et autres manifestants lambda pour leurs micro-révoltes et contestations diverses ; Anonymous est moins une organisation qu'une idée en actes, en mots et en iconographie : un "même" se propageant comme un virus sauvage et se transformant au fil des réappropriations d'un bout à l'autre de nos deux planètes, la virtuelle comme la réelle. Sauf que ce même-là est politique et ouvertement subversif » (p. 74). En cela, « Anonymous est une grande puissance imaginaire, a même de mobiliser en toute décontraction bien des avatars, internautes et citoyens anodins, contre les oukases de l'ancien monde »

(pp. 74-75). Ce collectif sans nom, devenu peu à peu un « être collectif », a pris du sens au fur et à mesure de la politisation toujours plus intense de ses initiatives. La vitalité et la force des Anonymous viennent « de la façon dont le collectif réussit à « personnifier » une justice singulière, refusant celle de l'ancien monde pour mieux imposer celle du nouveau monde » (p. 77). Dans cette optique, Ariel Kyrrou prend le parti de dresser un panorama historique depuis le Moyen Âge (pp. 61-92) pour contextualiser ce mouvement de jeunes rebelles assoiffés de technologies. Le parallèle est saisissant car, à plusieurs siècles d'intervalles, les problématiques sont très étroitement liées : elles répondent « au même double objectif : d'une part, la mise en place d'une cohésion très symbolique interne forte entre acteurs très disparates ; d'autre part, la nécessité d'une identité introuvable, à même de rendre plus difficile possible le repérage par les autorités de quelque responsable des actes commis par les révoltés au non de leur vision de la justice » (p. 78). Et c'est bien de cela qu'il s'agit, les Anonymous défendent « un nouveau monde », celui de l'internet, de la libre programmation, du détournement, du *sample* de tout et n'importe quoi, et de la totale liberté d'expression contre « l'ancien monde » des banques, des multinationales, des industries du divertissement et de leurs logiques de contrôle » (p. 80). Pour étayer ses propos et bien mesurer l'ampleur du parallèle, Ariel Kyrrou cite des extraits de retentissants communiqués des Anonymous en expliquant les tenants et les aboutissants, les événements, les déclencheurs et les différentes actions et leurs portées : « Vous avez unilatéralement déclaré la guerre à la liberté d'expression, à la démocratie et à votre propre peuple [...]. Plus vous censurerez vos propres citoyens, plus ils doivent en savoir sur vous et sur ce que vous faites. Le temps de la vérité est venu. Le temps pour les gens de s'exprimer librement et d'être entendus partout dans le monde. [...] Anonymous a entendu le cri de liberté [...] pour combattre cette oppression. [...] Nous sommes Anonymes. Nous sommes Légion. Nous ne pardonnons pas. Nous n'oublions pas. Redoutez-nous » (pp. 69-70).

Ainsi, de façon chaotique et parfois ambiguë, les Anonymous seraient des agents d'une « reprise en main du destin de chacun *via* des machines à l'échelle humaine, personnalisées, des applications, logiciels plus largement des productions de l'esprit libérées des carcans du *copyright* d'une vision absolutiste et financière de la propriété intellectuelle » (p. 81). Sans organisation, ni véritables militants, la rébellion d'Anonymous s'inscrirait dans une longue histoire. L'usage d'un masque et la création d'un héros « contre-

fictif » (p. 89), symbole du soulèvement, donnent « une dimension opérationnelle pour protéger les révoltés anonymes et une capacité à créer du mythe. À l'imaginaire du net, les Anonymous ont ainsi ajouté [...] une légende tenant à la fois de la contre-culture, du romantisme et de l'anarchisme. Et cette légende a été et sera demain d'autant plus facilement "activée" par des inconnus d'un bout à l'autre de la planète » (pp. 89-90).

De fait, la question dont traite l'ouvrage est liée au pouvoir, à la démocratie et à la transparence, mais aussi à la légitimité de ceux qui auraient le droit ou non de s'exprimer dans des zones de plus en plus restreintes dont ils ont la charge (pp. 93-94). En cela, Ariel Kyrrou emprunte à Dominique Cardon la pensée que l'internet pourrait être « le relais essentiel d'une autre démocratie ». Une démocratie non pas dans son acception conventionnelle, mais « une démocratie qui colle en revanche à une vision plus fondamentale, même si elle est plus floue : le pouvoir du peuple, autrement dit l'auto-souveraineté de tous les citoyens sans exception » (pp. 95). Une démocratie fondée sur le concept d'*empowerment*, qui consiste « à offrir à tous des technologies ainsi que des systèmes d'échange et de production en commun [...] de réaliser ce qui, en eux, serait le propre de leur citoyenneté, à savoir la sociabilité, et d'orchestrer en conséquence la mise en dialogue de la société dans son ensemble » (pp. 95-96). Il s'agirait donc d'une sorte de conscience collective « au sens du *care*, c'est-à-dire de l'attention à l'autre, clé majeure de la "démocratie internet" selon Cardon, et plus largement de l'efficacité de l'organisation du réseau des réseaux : au cœur de ses mécanismes d'auto-régularisation » (pp. 97-98).

Notre société évolue désormais dans un « nouveau monde [...] nourri du changement perpétuel, de l'invention et de la réinvention de toute chose numérisée ainsi que de l'imperfection créatrice » (pp. 41-42) favorisant un rêve bien utopique où « il est interdit d'interdire » (p. 131). Pourtant, la réalité est beaucoup moins réjouissante car « les maîtres du réseau ont désormais la possibilité de le programmer pour décider des contenus à même de passer ou non dans leurs tuyaux. De trier le bon grain de l'ivraie numérique selon leur nature officiellement licite ou illicite. D'autoriser ou non la transmission des données en fonction du compte en banque de l'émetteur, de ses autorisations dûment remplies, ou de son degré de politiquement ou de culturellement correct. Le paradis des censeurs » (p. 133). Un rêve pour tous ceux qui ne voient « comme solution aux trop grandes libertés des

anonymes partageux qu'une plus grande répression des contrevenants au *copyright* » (p. 133).

Pourtant, pour Ariel Kyrrou, les outils numériques donnent réellement la possibilité d'agir sur le monde et d'ouvrir des zones de liberté, une capacité qui permettant potentiellement d'avoir plus de maîtrise sur notre devenir. Ainsi « ce deuxième monde » se développe-t-il en rythme, comme l'écho inversé des lois de plus en plus liberticides de « l'ancien monde », lui-même résultant d'un mélange de plusieurs mondes. Un nouveau monde qui grandit sans cesse à l'échelle internationale, volontiers chaotique, contradictoire, conflictuel, ouvrant des brèches et des failles et précipitant le changement. Même s'il n'est plus totalement libre, il semble malgré tout plus libre que la moyenne et potentiellement le catalyseur d'autres libertés à venir (p. 136). En cela, ce livre très généreusement documenté permet de tracer les contours et contribue à comprendre les principaux enjeux des nouvelles formes de pouvoir et de contre-pouvoir portés par le numérique.

Gilles Boenisch

Crem, université de Lorraine, F-57000

gilles.boenisch@gmail.com

Sylvie PÉRINEAU, dir., *Les formes brèves audiovisuelles. Des interludes aux productions web*.

Paris, CNRS Éd., coll. CNRS Alpha, 2013, 236 pages

Dans cet ouvrage collectif, les auteurs proposent une lecture sémiotique d'objets médiatique de petite durée. Dominant le secteur audiovisuel, ces interludes minuscules incitent à définir une sorte d'intelligence des formats courts. En partant du principe que la forme conditionne le contenu, Sylvie Périneau suggère que la forme brève audiovisuelle invite à la condensation sémantique et, en conséquence, à l'hybridation sémiotique, cette faculté des mini-objets à accueillir et à homogénéiser autant de signes divers est à voir en termes d'intelligence industrielle. En balayant la diversité des productions audiovisuelles actuelles, il est difficile de se passer des interludes télévisuels qui se transforment du jour en jour en objets web. Les formats courts deviennent alors un terrain d'expérimentation qui ne cesse de retravailler l'objet. C'est en termes d'intelligence que s'expliquent les appropriations sérielles dont les formats courts font l'objet. Pour justifier les mécanismes de partage de ces derniers et les logiques des acteurs, l'ouvrage mobilise un champ d'étude assez riche et diversifié qui fait dialoguer à la fois des objets cinématographiques, télévisuels et numériques. Ce choix hybride est à lire

comme une tentative de découvrir et de définir des objets à la fois multiformes et complexes. Interrogeant la notion de « forme brève audiovisuelle », l'ouvrage questionne deux possibilités : la première, dite d'une détermination formelle, fait de la brièveté un moteur de l'activité herméneutique ; la seconde considère que l'évolution formelle vers la brièveté traduit une autre finalité, celle de la communication médiatique.

Le livre est composé de trois parties. La première (pp. 29-88) propose des éléments réflexifs pour dégager une théorie générale de la brièveté audiovisuelle. Dans le premier chapitre (pp. 29-46), Isabella Pezzini, l'auteure de *Trailer, spot, clip, siti, banner* (2002, Rome, Meltemi Éd.), pose les piliers fondateurs pour sémiotiser les objets audiovisuels courts. Pour elle, la forme audiovisuelle courte s'impose comme un support matériel pour des raisons pragmatiques qui poussent vers une standardisation et une recherche de créativité. Cette base théorique est également une ouverture à la deuxième contribution (pp. 47-62) dans laquelle Florence Rio associe la brièveté formelle à la nécessité de créer des objets transmédiatiques. Elle attire l'attention sur les spots télévisés sponsorisés et estime qu'ils jouent une double fonction : d'une part, ils représentent une manne financière importante, notamment pour les chaînes de télévision public, et, d'autre part, ils servent d'interludes et remplissent l'espace télévisuel entre deux programmes. Cette première partie de l'ouvrage se clôt sur une enquête épistémologique de Sylvie Périneau (pp. 63-88) où elle s'engage à réfléchir sur les apports des formes brèves. En définissant la brièveté comme premier critère d'identification, elle se sert d'un corpus composé d'émissions télévisuelles courtes diffusées entre 1997 et 2010 et traitant la thématique de l'environnement pour trouver des occurrences qui permettent de justifier les choix d'un tel format. Cette enquête épistémologique sur les contraintes ou les possibles communicationnels conduit l'auteure à situer les formes brèves au croisement de deux grandeurs, entre le genre de discours et la pratique audiovisuelle.

La deuxième partie interroge la nature des formes brèves à la télévision. Une fois quantitativement pour définir le profil des chaînes consommatrices de ces minuscules télévisuelles et une fois qualitativement pour comprendre les choix éditoriaux qui motivent les rhétoriques de l'hybridation médiatique. Les chercheurs se partagent entre deux camps : le premier est représenté par Frédéric Pugnière-Saavedra (pp. 101-117) et voit dans ces petits objets des accessoires censés remplir uniquement l'espace vide entre les programmes. Le second est représenté